

► CULTURE

► THÉÂTRE

UN GRAND-GUIGNOL ESTHÉTISANT ET EXPRESSIONNISTE

Le Crime de l'orpheline

de Florence Andrieu, Flannan Obé et Philippe Brocard, mise en scène de Philippe Lelièvre

Le crime aura-t-il lieu ? Le sang jaillira-t-il de ce cœur lacéré à coups de surin ? L'amour l'emportera-t-il sur les desseins du bourgeois malsain ? Telles sont les questions que l'on se posait en entrant au Grand-Guignol, 20 bis, rue Chaptal, au début du siècle dernier. Pénétrer dans ce théâtre était l'assurance de baigner dans une atmosphère où allaient être distillées des images d'horreur, de meurtres, d'épouvante et parfois de sexe... Au mieux !

C'est en hommage à cette forme théâtrale sulfureuse et, symétriquement, au cinéma muet expressionniste



allemand (période 1920 à 1930), sacralisé notamment par *Le Cabinet du docteur Caligari*, de Wiene, et *Nosferatu le vampire*, de Murnau, que Florence Andrieu, Flannan Obé et Philippe Brocard ont écrit et composé *Le Crime de l'orpheline*, Grand-Guignol musical.

Usant à la perfection des codes des deux genres, ils nous plongent, avec un humour pétillant et démystificateur, dans la triste histoire de Joséphine, innocente et pauvre orpheline, amoureuse d'Alfred, un gars des rues, naïf et transi à souhait. Comme de bien entendu, cet amour sera contrarié par la cruelle tutrice de la juvénile colombe qui, l'ayant promise à un arrogant et riche bourgeois, devrait en tirer quelques espèces sonnantes et trébuchantes. Mais parfois, les coups de théâtre conduisent à la folie, au chaos et à l'imprévisible pour finir en une sanguinolente explosion tragi-comique.

Dans sa mise en scène, Philippe Lelièvre a convoqué les artisans d'une reconstitution réussie. Le décor de Casilda Desazars puise, par son dessin général, dans les références du film de Wiene, aux géométries déstructurées, aux perspectives faussées. Pour les meubles, les accessoires – éléments projetés, déformés –, son inspiration se nourrit de l'œuvre de Tim Burton. Et ce sont les lumières de Philippe Sazerat qui donnent à ce pictural décor, par la profondeur de ses bleus, la force cinématographique du noir et blanc.

Les comédiens usent, dans les séquences « sans paroles », de gestuelles exprimées avec l'emphase nécessaire et saccadées, renforçant l'effet stroboscopique spécifique au cinéma muet. En complément, une douzaine de chansons, que nos protagonistes interprètent après chaque « plan-séquence », permettent aux spectateurs de ne pas perdre le fil de la pièce.

Tout concourt, dans *Le Crime de l'orpheline*, à recréer une véritable esthétique expressionniste, caractéristique des années 1920, mais en version décalée et résolument humoristique, proposée par une bande d'artistes qui cumulent les talents et surtout la générosité ludique.

Gil Chauveau

• Jusqu'au 18 juin, du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 17 heures, théâtre Le Ranelagh, 5, rue des Vignes, Paris 16^e.
Tél. : 01 42 88 64 44.